

Landesbibliothek Oldenburg

Digitalisierung von Drucken

Histoire De Sir Charles Grandison

Contenue dans une Suite De Lettres, Publiées sur les Originaux, par
L'Editeur De Pamela Et De Clarisse ; En sept Volumes ; Ouvrage traduit
de l'Anglois

Richardson, Samuel

Göttingue [u.a.], 1756

Lettre VII. Suite.

urn:nbn:de:gbv:45:1-2433

* * * * *

L E T T R E V I I .

Suite.

O Lucy! j'ai une conversation à vous raconter!... Mais, que je me la rapelle.

Sir Charles vint au devant de moi quand j'ouvris la porte. C'étoit bien lui-même... Une modestie, & une politesse si naturelle, cependant quelque chose de si aisé & de si libre!

Je crus par son compliment, qu'il me prendroit la main; & mes deux mains étoient immobiles, & jalouses chacune d'avance de celle qu'il prendroit. Comment s'y prend-il pour être si libre dans son abord, & cependant si respectueux qu'une Princesse ne pourroit y trouver à redire?

Après le déjeuner, mon cousin & ma cousine aiant été apellés pour recevoir sir John Allestree, & sa nièce, je restai seule avec sir Charles. Alors avec un air également poli & aisé, il me parla ainsi:

La dernière fois que j'ai eu l'honneur d'être seul avec Miss Byron, je lui racontai une histoire fort touchante. J'étois sûr qu'elle exciteroit dans un cœur tel que le sien une généreuse compassion, pour la femme la plus admirable du continent; & je me flattai que les difficultés où je me trouvois, ne venant ni de témérité ni d'imdiscretion, elle auroit aussi pitié de l'historien.

L'histoire vous toucha en effet; cependant pour moi aussi bien que pour vous, je vous ren-

voyai.

voyai au Docteur Bartlet pour quelques détails sur lesquels je ne pouvois m'étendre.

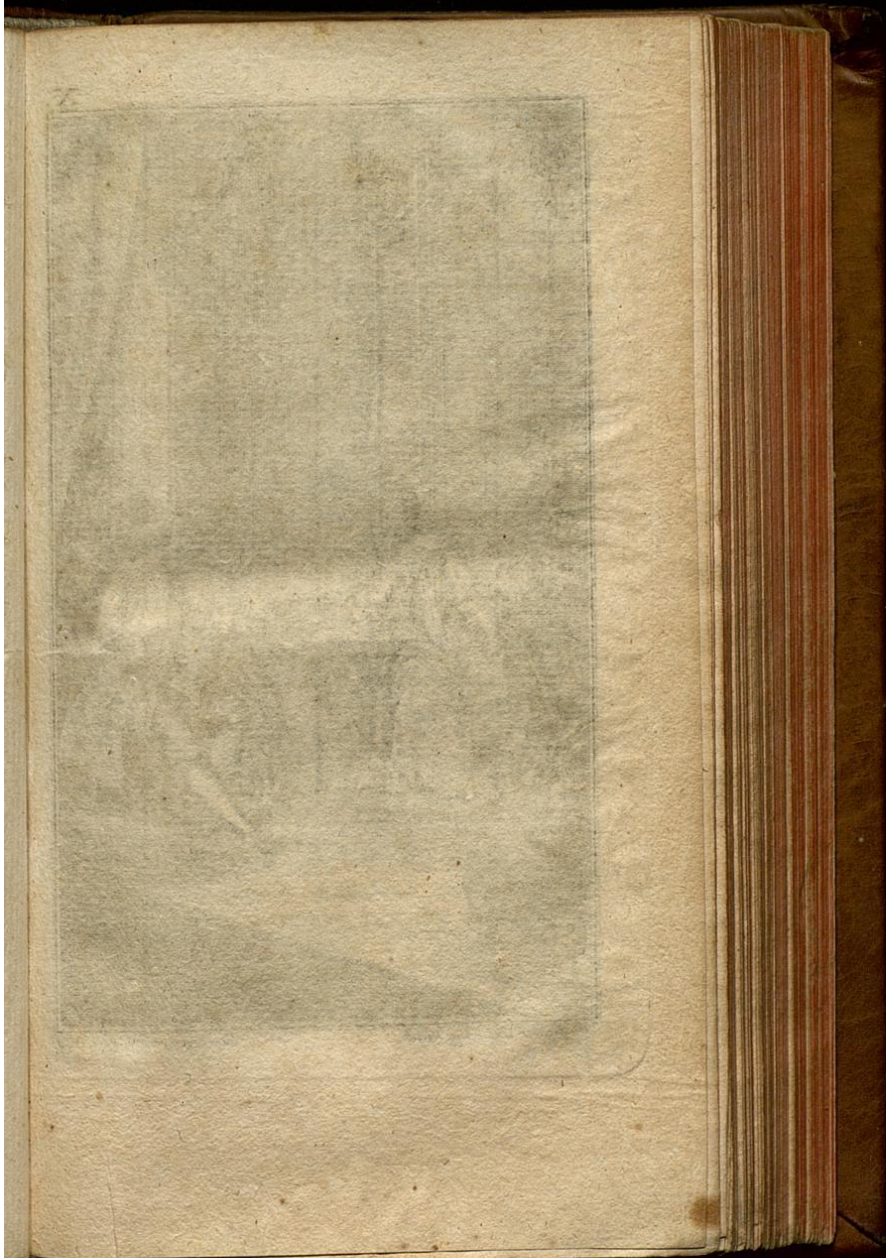
Le Docteur m'a dit quels sont les détails qu'il vous a communiqué. Je me rapelle avec une peine extrême, celle que je donnai à votre cœur généreux dans la Bibliothèque de Lord L. Je suis sûr que vous aurez souffert encore davantage par ce même principe de bonté & de compassion, en lisant les choses que le Docteur vous a communiquées. Puis-je cependant, Mademoiselle, ajouter quelques particularités sur le même sujet qu'il n'a pu vous donner alors? A présent que vous êtes instruite d'une partie si considérable de mon histoire, je souhaite de vous instruire, & plutôt que quelque autre femme qu'il y ait au monde, de tout ce que je sai moi-même de cette affaire épineuse.

Il cessa de parler: j'avois un tremblement. Monsieur... Monsieur... L'histoire, il faut que je l'avouë est fort touchante. Que cette infortunée Dame est à plaindre! Vous me ferez honneur en m'en apprenant de nouvelles particularités.

Le Docteur Bartlet vous a dit, Mademoiselle, que l'Evêque de Nocera, second frère de Mademoiselle Clémentine, m'a écrit tout récemment, pour me prier de faire encore une visite à Bologne... J'ai la Lettre; vous lisez l'Italien, Mademoiselle, la lirai-je... ou voulez-vous?... Il me la présenta.

Je la pris; voici, Lucy, ce qu'elle contenoit.

„ L'Evêque l'instruit du triste état où ils sont.
 „ La santé du Père & de la Mère va en baissant.
 „ Le Seigneur Jeronymo est plus mal que quand
 „ sir Charles le quitta. La santé de sa sœur va
 „ aussi





J. Bichler del. Aug. Vond.

Barnigerothi sc. Eigen. 1749.

„ aussi en diminuant: cependant elle désire toujours ardemment de le voir.

„ Il dit qu'elle est à présent à Urbino, mais qu'elle doit bientôt aller à Naples chez le Général. Il le presse de leur faire encore une visite: il avouë cependant que toute la famille n'est pas unanime là dessus; mais que le Père Marescotti, & la Marquise souhaitent extrêmement qu'on ait cette indulgence pour sa sœur.

„ Il offre d'aller au devant de lui, où il voudra, & de le conduire à Bologne, où, dit-il, sa présence réjouira tous les cœurs, & produira un consentement unanime à l'entrevüe si souhaitée. Il ajoute que si cet essai, auquel il est fâché d'avoir résisté si longtems, ne répond pas à leurs esperances, il conseillera d'enfermer leur Clémentine dans un couvent, ou de la remettre entre les mains de quelque particulier qui la traite avec douceur, mais comme les personnes qui se trouvent dans de si malheureuses circonstances, ont accoutumé d'être traitées.

Sir Charles me montra ensuite une Lettre du Seigneur Jeronymo, qui l'informe de l'état dangereux où il se trouve. Il lui dit, „ que la vie est un fardeau pour lui. Il en souhaite la fin. Il ne se croit pas dans d'habiles mains. Il se plaint beaucoup de la blessure de sa hanche, qui jusqu'ici a trompé l'art des Chirurgiens Italiens & François qu'on a consulté. Il voudroit que sir Charles & lui eussent été du même païs, puisque la plus grande félicité qu'il souhaite à présent, c'est de rendre son
„ ama

„ ame à son créateur , entre les mains de son
„ Grandifon. ”

Il ne dit pas un mot dans cette lugubre Lettre, de sa malheureuse sœur; ce que sir Charles attribue à ce qu'elle n'est pas à Bologne, & qu'on lui cache, dans le déplorable état où il est, tout ce qui la regarde & qui pourroit lui faire de la peine.

Il me lut alors un morceau d'une Lettre écrite en Anglois par l'admirable M^r. Beaumont, extrêmement touchante, comme vous l'entendrez.

„ Madame Beaumont lui rend compte de la
„ situation de l'infortunée Clémentine, & s'ex-
„ cuse de ne l'avoir pas fait plutôt, comme il
„ l'en avoit prié, à cause d'une indisposition
„ qui l'a empêchée pendant quelque tems de
„ prendre les informations nécessaires.

„ Elle dit que la jeune Dame n'a tiré aucun
„ avantage de ses courses de lieu en lieu de son
„ voyage de Livourne à Naples, & de son re-
„ tour: elle blâme ceux qui l'ont accompagné,
„ qui à l'insu des chefs de la famille, l'ont te-
„ nue pendant quelque tems, pour la tranquil-
„ liser, dans l'attente de voir le Chevalier au
„ bout de chaque journée: la prudente Camille
„ avoit été empêchée par une maladie, de l'ac-
„ compagner dans plusieurs de ses courses.

„ On l'avoit mise une seconde fois, à sa
„ prière, dans un couvent. Elle y fut d'abord
„ si tranquille qu'on conçut quelque esperance.
„ Mais la nouveauté étant passée, & une des
„ sœurs pour l'éprouver, lui aiant officieuse-
„ ment demandé de venir avec elle dans le par-
„ loir, où, disoit-elle, elle pourroit parler à

„ tra-

„ travers la grille à un gentilhomme Anglois,
 „ son dépit en se voyant trompée, la rendit
 „ plus intraitable qu'on ne l'avoit jamais vue:
 „ elle avoit passé deux heures à méditer ce qu'elle
 „ lui diroit.

„ Pendant une semaine entière, elle fit de
 „ fortes instances pour avoir la permission d'aller
 „ en Angleterre, & avoit engagé ses cousins
 „ Sebastiano, & Juliano, à l'accompagner,
 „ si on vouloit le lui permettre.

„ Sa Mère lui ôta cette fantaisie: ce que personne
 „ n'avoit pu faire, simplement en la suppliant,
 „ pour l'amour d'elle, de ne jamais
 „ penser à cela.

„ La Marquise, encouragée par cet exemple
 „ d'obéissance, la prit alors sous sa direction:
 „ mais la jeune Dame faisant tous les jours de
 „ nouveaux écarts, & cette vuë nuisant évidemment
 „ à la santé de sa tendre Mère, on trouva un Médecin
 „ qui étoit absolument d'opinion qu'il n'y auroit que
 „ les méthodes sévères qui réussiroient. Et Madame
 „ Sforza, sa fille Laurana, & le Général étant de même
 „ avis, on lui dit qu'il falloit qu'elle se préparât
 „ à aller à Milan. Elle demanda avec tant d'instance
 „ d'en être dispensée, & d'avoir la permission
 „ d'aller à Florence auprès de M^{rs} Beaumont,
 „ qu'on céda à ses sollicitations; & le Marquis
 „ lui-même l'ayant accompagnée à Florence,
 „ obtint de cette Dame qu'elle la prit sous sa
 „ conduite.

„ Elle y fut trois semaines: elle fut passablement
 „ tranquille pendant ce tems-là; mais sur-tout
 „ quand elle parloit de l'Angleterre,

„ du

„ du Chevalier Grandison, & de ses sœurs avec
 „ qui elle souhaitoit de faire connoissance. Elle
 „ prenoit un grand plaisir à parler en Anglois,
 „ de la tendresse & de la bonté de son maître,
 „ & de ce qu'il lui avoit dit sur tel & tel sujet.
 „ Au bout des trois semaines, le Général
 „ lui fit une visite, avec Madame Sforza; &
 „ ses discours ne roulant que sur ce sujet, ils
 „ en furent très-mécontents: ils firent entendre
 „ qu'on avoit trop d'indulgence là dessus; &
 „ malheureusement Clémentine aiant répété quel-
 „ ques-unes de choses qui s'étoient dites dans
 „ l'entrevûe que sa Mère lui avoit permis d'a-
 „ voir avec le Chevalier, le Général prétendit
 „ que dès le commencement Mr. Grandison
 „ avoit cherché à faire des impressions sur elle;
 „ & il s'exprima avec beaucoup de violence
 „ contre lui à cette occasion.

„ Il porta son mécontentement jusqu'au bout,
 „ & l'obligea de répartir ce même jour, avec
 „ lui & sa tante, au grand regret de Clémenti-
 „ ne, aussi bien que de M^{re}. Beaumont, & des
 „ Dames ses amies, qui aimoient tendrement
 „ *l'innocente visionnaire*, comme elles l'apelloient
 „ quelquefois. M^{re}. Beaumont est sûre, qu'a-
 „ vec le tems, quoique peut-être lentement,
 „ les bons traitemens qu'on lui faisoit l'auroient
 „ beaucoup soulagée. ”

Madame Beaumont rend compte ensuite des traitemens durs qu'éprouva la jeune Dame.

Sir Charles auroit voulu s'arrêter là. Il dit, qu'il ne pourroit me lire cela, sans une émotion dans la voix qui augmenteroit ma peine & la sienne.

Il m'étoit souvent échappé des larmes, en lisant les Lettres de l'Evêque & du Seigneur Jeronymo, & pendant que Sir Charles m'avoit lu ce morceau de la Lettre de M^r. Beaumont. Je ne doutois pas que la suite ne les fît couler en abondance. Je lui dis cependant, Ayez la bonté, Monsieur, de me laisser lire ce qui suit. Je connois l'affliction : je suis capable de pitié, sans quoi je n'en mériterois point moi-même.

Il me montra l'endroit ; & se retira vers la fenêtre.

Madame Beaumont dit, „ qu'on obtint de la
 „ pauvre Mère, de soumettre entièrement son
 „ enfant à la conduite de Madame Sforza, &
 „ de sa fille Laurana, qui la prirent avec elles
 „ dans leur Palais à Milan.

„ La tendre Mère cependant supplia qu'on
 „ lui épargnât toutes les sévérités inutiles ; ce
 „ qu'elles promirent : mais Laurana s'opposa à
 „ ce que Camille la suivit : on la croyoit trop
 „ indulgente : on prit à sa place la fille de
 „ chambre Laura, comme plus aisée à ménager.
 O avec quelle cruauté vous allez voir qu'on
 la traita !

Le Père Marescotti étant obligé d'aller à Milan voir un parent mourant, fut prié par la Marquise de s'informer de l'état de sa chère fille, & de la méthode qu'on employoit avec elle, Laurana ayant fort vanté l'un & l'autre. Le bon Père instruisit M^r. Beaumont des particularités suivantes.

„ Il fut surpris qu'on lui fit des difficultés pour
 „ voir la jeune Dame : mais ayant insisté, il la
 „ trouva dans un entier abattement, & dans
 Tom. IV. D „ l'es-

„ l'effroi, n'osant parler, n'osant lever les yeux
 „ devant sa cousine Laurana, cependant paroiss-
 „ sant souhaiter de lui faire ses plaintes. Il le fit
 „ remarquer à Laurana... O mon Père, dit-
 „ le, nous sommes dans le bon chemin, je
 „ vous assure. Dans le commencement de son
 „ séjour ici, elle n'avoit dans la bouche que son
 „ Chevalier, & une entrevuë avec lui: mais à
 „ présent elle est si bien rangée, qu'elle ne dit
 „ jamais un mot de lui. Mais, demanda le bon
 „ Père, que ne doit-elle pas avoir souffert,
 „ pour être amenée là?... Ne vous inquiétez
 „ point là dessus, mon Père, dit la cruelle
 „ Laurana. C'est l'avis des médecins, qu'il
 „ faut user de quelque sévérité. C'est tout pour
 „ son bien.

„ La pauvre Dame témoigna au Père beaucoup
 „ d'ardeur pour prendre le voile; article sur le-
 „ quel on paroissoit avoir de l'indulgence, di-
 „ sant que le seul moyen de guérir son esprit,
 „ si cela étoit possible, c'étoit de céder à son
 „ désir. Madame Sforza dit que c'étoit un
 „ point qu'elle ne voudroit pas presser elle-mê-
 „ me; mais que c'étoit son opinion, que la
 „ famille offensoit Dieu en s'opposant à une vo-
 „ cation du ciel, & que la maladie de leur
 „ fille en étoit peut-être la punition.

„ Le Père dans sa Lettre à M. Beaumont
 „ attribua à Madame Sforza des motifs intéres-
 „ sés; à Laurana de la jalousie des qualités su-
 „ périeures de Clémentine. Mais personne,
 „ dit-il, jusqu'ici, n'a douté de l'amitié de
 „ Laurana pour elle.

Le Père Marefcotti rapporte un exemple hor-

ri-

tible des barbares traitemens que Laurana fait à cette illustre patiente... *Tout pour son bien!* La misérable! Que mon cœur est soulevé contre elle! Laura sous prétexte de se confesser à son Père de Bologne, lui raconta toute en larmes, ce trait qui s'étoit passé seulement le jour précédent.

„ Quand on vouloit exercer quelque sévérité sur cette infortunée, Laura étoit toujours exclue de son appartement. Sa maîtresse avoit dit quelque chose dont on la vouloit gronder. „ Madame Sforza, qui n'étoit pas tout-à-fait aussi sévère que sa fille, n'étoit pas à la maison. Laura écouta derrière la porte tout en pleurant. Elle entendit Laurana dans un grand emportement contre Mademoiselle Clémentine, & la menaçant... & sa jeune maîtresse lui parlant ainsi... Que vous ai-je fait, Laurana, pour être ainsi traitée?... Vous n'êtes point ma cousine Laurana d'autrefois. „ Vous voyez que je suis hors d'état de me secourir moi-même: pourquoi m'appelez-vous frénétique, Laurana? (Lâche insulte, Lucy!) Si le tout-puissant a appesanti sa main sur moi, ne mérite-je pas de la pitié? „ C'est tout pour votre bien! C'est tout pour votre bien, Clémentine! Vous n'avez pas toujours pu parler si raisonnablement, ma cousine. „ Cruelle Laurana! Vous m'aimiez une fois! „ Je n'ai pas une Mère, comme vous en avez une. Ma Mère étoit une bonne Mère. Mais elle s'en est allée! ou je m'en suis allée, je ne sais pas lequel.

D 2

„ Elle

„ Elle la menaça de lui mettre son habit
 „ gênant, punition qui inspiroit toujours beau-
 „ coup d'effroi à la malheureuse Clémentine.
 „ Laura l'entendit suppliant, & conjurant, mais
 „ Laurana fortant, elle fut obligée de se re-
 „ tirer.

„ La pauvre jeune Dame appréhendant que sa
 „ cruelle cousine ne revint pour lui faire souf-
 „ frir la peine dont elle l'avoit menacée, avec
 „ une femme dont on avoit accoutumé de se
 „ servir quand on vouloit l'effrayer, elle des-
 „ cendit & se cacha sous les degrés, où elle
 „ fut bientôt découverte par ses habits qu'elle
 „ n'avoit pas eu soin de cacher

O Lucy, comme je pleurois! Que mes re-
 flexions m'auroient été insupportables, me dit
 fir Charles, si ma conscience me reprochoit que
 j'eusse été la cause volontaire des maux de la
 généreuse Clémentine!

Après m'être un peu remise, je lus tout bas
 l'article suivant, qui racontoit „ que la cruelle
 „ Laurana avoit tiré cette pauvre malheureuse
 „ par sa robe, de l'endroit où elle s'étoit ca-
 „ chée, en s'emportant contre elle, & en la
 „ menaçant. Elle toute patiente, toute rési-
 „ gnée, les mains croisées sur la poitrine, im-
 „ ploroit la compassion, non par ses discours,
 „ mais par ses yeux, qui cependant ne pleu-
 „ roient pas. Laurana la fit emmener dans sa
 „ chambre, où elle lui fit mettre l'habillement
 „ dont elle l'avoit menacée.

„ Le Père Marescotti fut extrêmement tou-
 „ ché du recit de Laura, aussi bien que de ce
 „ qu'il avoit remarqué lui-même. Mais à son
 „ re-

„ retour à Bologne, n'osant informer la Mère
 „ pour l'amour d'elle-même, des traitemens
 „ qu'essuyoit sa Clémentine, il se contenta de
 „ dire qu'il ne les approuvoit point du tout,
 „ & conseilla qu'on ne s'opposât pas au retour
 „ de la jeune Dame dans la maison, si l'Evê-
 „ que & le Général y venoient. Il instruisit ce-
 „ pendant de toute l'affaire, l'Evêque, qui écrivit
 „ au Général de se joindre à lui incessamment
 „ pour tirer leur sœur de son esclavage; & le Gé-
 „ néral s'étant donné rendez-vous avec l'Evêque
 „ à Milan, ils emmenèrent Clémentine.

„ Il en suivit une rupture avec Madame
 „ Sforza & sa fille, qui prétendoient que Clé-
 „ mentine se trouvoit beaucoup mieux par leurs
 „ soins. Ils avoient abbatu son courage par la
 „ terreur; & la patience avec laquelle elle souf-
 „ froit tout, étoit citée comme une preuve d'a-
 „ mendement.

„ La Marquise étant indisposée, la jeune
 „ Dame, accompagnée de Camille, fut menée à
 „ Naples, où on suppose qu'elle est à présent.
 „ Pauvre fille! comme elle a été tourmentée!...
 „ Mais qui peut penser à sa cousine Laurana sans
 „ une extrême indignation?

„ M. Beaumont écrit que l'Evêque auroit bien
 „ voulu obtenir du Général qu'il se joignît à lui
 „ pour inviter sir Charles Grandison à venir,
 „ comme un dernier expédient à essayer, ayant
 „ que d'enfermer leur sœur dans un couvent,
 „ ou dans quelque maison particulière. Mais le
 „ Général n'a pas voulu y entendre.

„ Il demanda à quoi aboutiroit cette visite,
 „ quand elle auroit tout l'effet désiré sur l'es-

„ prit de sa sœur?... Jamais, dit-il, il ne don-
 „ nerait son consentement pour qu'elle épousât
 „ un Anglois protestant.

„ L'Evêque déclara qu'il étoit bien éloigné
 „ de le souhaiter ; mais qu'il étoit d'avis de
 „ laisser cela à considérer ensuite ; que s'ils pou-
 „ voient rétablir la raison de leur sœur , cette
 „ raison se joignant à ses principes, pourroit ré-
 „ pondre à toutes leurs esperances.

„ Le Général dit qu'il pouvoit essayer son
 „ expédient, à la bonne heure ; mais qu'il re-
 „ gardoit le Chevalier Grandison comme un
 „ homme qui avoit du manège , & que sure-
 „ ment il avoit enlacé sa sœur par des artifi-
 „ ces imperceptibles à elle , & à eux , & ce-
 „ pendant plus efficaces qu'une déclaration ou-
 „ verte. N'avoit-il pas, dit-il, enforcélé
 „ Olivia , & autant de femmes qu'il en avoit
 „ fréquenté?... Pour lui , il n'aimoit pas le
 „ Chevalier. Il l'avoit forcé par son intrépidi-
 „ té à le traiter civilement ; mais une civilité
 „ forcée ne l'engageoit à rien pour l'avenir.
 „ C'étoit sa méthode, de juger des causes par
 „ les effets ; & ce qu'il savoit, c'est qu'il avoit
 „ perdu une sœur qui auroit été un joyau dans
 „ la couronne d'un Prince ; & il ne répondoit
 „ pas des conséquences , si le Chevalier & lui
 „ se rencontroient une fois où que ce fût.

„ Le Père Marescotti cependant, comme l'é-
 „ crit l'Evêque, se joignant à lui, & à la Marqui-
 „ se, dans le désir d'essayer cet expédient, étant
 „ sûr d'ailleurs que le Marquis & le Seigneur Je-
 „ ronymo n'y seroient pas contraires, il prit la
 „ résolution de lui écrire, comme cela a été dit.”

Voilà,

Voilà, Lucy, l'état de cette malheureuse affaire, aussi brièvement, & aussi clairement que ma mémoire a pu me le rappeler. Et que le cœur est un bon *ressouveneur* ! s'il m'est permis de faire un mot. Il ne lui échape aucune circonstance.

Il me restoit à présent à savoir quelle réponse avoit faite sir Charles...

Ma situation n'étoit-elle pas bien critique, ma chère ? Si sir Charles m'eût demandé mon avis, avant que d'avoir pris son parti, je l'aurois donné de tout mon cœur ; c'est qu'il devoit voler au secours de la pauvre fille. Mais alors il auroit montré une incertitude indigne de Clémentine, & une déférence pour moi, qu'un honnête homme, dans cette circonstance, ne devoit pas avoir.

Mon *attention* pour lui (le pauvre mot que celui d'*attention*, & qu'il est affecté !) étoit cependant plus forte que jamais. La générosité, ou plutôt la justice pour Clémentine, & mes sentimens pour lui si souvent avoués, tiroient mon cœur de deux côtés. J'avois besoin de réfléchir quelques momens. Je voulois que la conduite que je tiendrois dans cette occasion d'épreuve, fût exemte de précipitation & d'affectation ; & ma cousine Reeves étant entrée justement dans ce moment pour chercher quelque chose, je pris mon tems pendant qu'il lui faisoit un compliment, pour dire, comme à tous les deux, que je reviendrois tout à l'heure ; & je fortis.

Je montai à mon appartement. Je traversai trois ou quatre fois mon anti-chambre. Harriet By-



ron, me dis-je à moi-même, ne sois point petite. N'as-tu pas l'exemple de Clémentine sous les yeux? Sa Religion & son amour combattant ensemble ont bouleversé la raison de cette noble créature. Tu ne peux pas être appelée aux mêmes épreuves; mais ne peux-tu pas montrer que quand cela seroit, tu aurois pu agir avec grandeur si non avec autant de grandeur?... Sir Charles Grandison est juste: il *doit* préférer à toi l'excellente Clémentine. Priorité de prétensions, compassion pour les souffrances, mérite *si* supérieur!... Je l'aime lui pour son mérite: n'aimerai-je pas un mérite presque aussi grand dans une personne de *mon* sexe? Il t'en coûtera des efforts: ch bien, n'importe, essaie d'être au dessus de toi-même.

Je descendis, assez contente de moi pour avoir pu me résoudre à un pareil effort. Gardes pour la retraite, & pour ton lit, pensai-je, tout ce qui pourroit sentir la petite fille. J'ai souvent soutenu la dignité de mon sexe, que j'en fois à présent un exemple à moi-même, & que je ne sois pas indigne à mes propres yeux, quand je viendrai à réfléchir, d'être unie, si cela eût été possible, avec un homme qui a fait l'objet des espérances de Clémentine.

Ma cousine sortit quand j'entrai, sir Charles vint au devant de moi, à la porte: je me flatte qu'il vit dans mon air, de la dignité, sans orgueil.

Je parlai, pendant que mon courage étoit monté, & pour m'y soutenir... Mon cœur saigne, Monsieur, lui dis-je, pour les maux de votre Clémentine. (Où, Lucy, je dis *votre* Clémentine) Je n'ai pu m'empêcher de me retirer

tirer

tirer un moment, pour contempler la noblesse de sa conduite, & je déplore très-sincèrement ses malheurs. Qu'y a-t-il de possible à un homme, que ne puisse sir Charles Grandison? Vous m'avez honoré, Monsieur, du titre de sœur; permettez qu'en cette qualité je vous dise, que je redoute les effets de la violence du Général. Je sens presque autant que vous, quelle peine ce doit être pour un cœur aussi humain que le vôtre, d'être encore témoin oculaire des maux de l'inimitable Clémentine. Mais je suis sûre que vous n'avez pas hésité un moment de quitter tous vos amis d'Angleterre, de vous résoudre d'essayer du moins incessamment, ce qu'on peut faire encore pour cette illustre infortunée.

S'il m'eût louée hautement d'avoir parlé ainsi, cela auroit eu l'air, dans la situation où nous étions, de regarder ma conduite desintéressée, comme un effort extraordinaire de magnanimité, & de renoncement à moi-même, & par conséquent de supposer que j'avois des vûes sur lui qu'il s'étonnoit que je pusse sacrifier. C'est l'ame du monde la plus délicate.

Il me conduisit à ma chaise, & prenant sa place auprès de moi, tenant toujours ma main immobile... Depuis le moment, dit-il, que j'ai eu l'honneur de connoître Miss Byron, je l'ai toujours considérée comme une des plus excellentes des femmes. Mon cœur demande à s'unir avec le sien, & espère qu'elle lui accordera ses prétensions, quoique ma situation soit si délicate que j'ose à peine m'en fier à moi-même en parlant sur ce sujet. J'ai d'abord appelé Miss

Byron ma sœur ; mais elle est plus pour moi que la sœur la plus chérie : il est une amitié plus tendre que j'aspire à lier avec elle , quels que puissent être les événemens , de part ou d'autre , qui m'interdiroient des vœux plus ambitieux. Il faut que j'espère qu'elle ne me refusera pas cela , aussi longtems qu'il s'accordera avec ses autres attachemens.

Il s'arrêta. Je fis un effort pour parler ; mais j'avois perdu la parole. Je sentoits mon visage rouge comme du feu.

Mon cœur , reprit-il , est toujours sur mes lèvres. Il est à la torture quand je ne puis dire tout ce qu'il renferme. Je ne suis pas accoutumé à faire des protestations. Comme je ne me sens pas indigne de votre amitié , je la supposerais , & vous parlerai plus au long de mes affaires & de mes engagements , comme cette tendre amitié peut m'y autoriser.

Monsieur, vous me faites honneur. Voilà tout ce que je pus dire.

J'ai reçu une Lettre de la fidèle Camille. Je n'ai pas une correspondance avec elle : mais les traitemens que sa jeune maîtresse a essuyé , dont elle a entendu parler en général , & quelques mots que lui avoit dit l'Evêque , comme s'il eût souhaité que je leur fîsse encore une visite à Bologne , l'ont engagé à m'écrire , pour me conjurer au nom de Dieu d'y aller. Mais à moins que quelqu'un de la famille ne m'eût écrit , & par le consentement des autres , quelle esperance pouvois-je avoir d'être bien venu , après qu'on m'avoit si souvent refusé pendant que j'étois en Italie , d'avoir une entrevue que la Dame sou-
hai-

haitoit si fort? . . . sur-tout M^e. Beaumont ne me donnant aucun encouragement à y aller, mais au- contraire, sur ce qu'elle avoit remarqué des dispositions de la famille?

Madame Beaumont est encore dans l'idée, en concluant sa Lettre, que je ne dois pas partir à moins que le Général & le Marquis ne se joignent pour me le demander, à la Marquise, à l'Evêque, & au Père Marescotti; mais je n'ai pas plutôt lu la Lettre de l'Evêque, que je lui ai répondu que je serois très-volontiers ce qu'il souhaitoit, mais que je serois bien aise de n'être pas obligé d'aller plus loin que Bologne, où je pourrois avoir le plaisir de voir mon cher Jeronymo, aussi bien que sa sœur.

J'avois un petit serrement de cœur, Lucy; j'en étois fâchée; mais ma raison étoit entièrement pour lui.

A présent, Mademoiselle, vous vous étonnerez peut-être de ce que vous ne voyez aucun préparatif pour mon départ. Tout est prêt: je n'attends qu'un compagnon de voyage qui arrange ses affaires pour venir avec moi: c'est un habile chirurgien, qui a beaucoup travaillé dehors, & dans les armées, & qui ayant fait une fortune raisonnable, est venu s'établir dans sa patrie. Mon Jeronymo paroît peu content de ses chirurgiens. Si Mr. Lowther peut lui être utile, que je me trouverai heureux! Et si ma présence peut être un moyen de rétablir la généreuse Clémentine. . . Mais comment oser l'espérer? . . . Cependant, je suis persuadé, que dans son cas, & avec un tel caractère, n'étant point accoutumée à la dureté, & à l'opposition, le

seul moyen de la rétablir eût été de lui complaire en tout ce que son cœur ou sa tête souhaitoit fortement. Car qu'étoit-il besoin de contradiction avec une jeune Dame, qui jamais, même dans le fort de sa maladie, n'a formé un souhait ou une pensée qui fût contraire à son devoir envers Dieu, ou envers ses Père, & Mère, ou même à l'honneur de son nom, & permettez moi d'ajouter, à la *fiercé* de son sexe?

Je suis obligé d'aller à Paris, continua-t-il, pour le testament de feu mon ami Danby. Je ne m'y arrêterai qu'un ou deux jours, pour mettre les choses en train en attendant mon retour d'Italie.

Quand je serai en Italie je pourrai peut-être ajuster deux ou trois affaires qui restent encore à régler pour ma pupille.

Je verrai aujourd'hui à dîner M^r. Oldham, & ses fils; & cet après midi en buvant le thé, M^r. O-Hara, son mari, & le Capitaine Salmonet.

Demain, Mademoiselle, j'espère que vous nous ferez l'honneur de dîner chez nous avec Mr. & M^r. Reeves, & que vous voudrez bien les engager pour le reste de la journée. Il ne faut pas que vous me refusiez, parce que j'ai besoin de votre credit sur Charlotte pour l'engager à fixer l'heureux jour pour Lord G., afin que je les puisse voir unis avant que de partir: comme mon retour sera incertain...

Ah Lucy, encore un plus fort serrement de cœur, dans cet endroit!...

Jeudi prochain est le jour fixé pour le triple mariage des Danbys. J'ai promis de donner Miss Dan-

Danby à Mr. Gaillard, & de dîner avec eux & leurs parens à Enfield.

Si je puis voir Milord W. & Charlotte heureux avant mon départ, ce sera une grande satisfaction pour moi.

Un autre de mes souhaits, est de voir premièrement mon ami Beauchamp en Angleterre, en possession de l'amour de son Père, & de la civilité de sa belle Mère. Le Docteur Bartlet & lui seront heureux l'un par l'autre. J'écrirai au Docteur. Il vous admire beaucoup, Mademoiselle, & il vous communiquera tout ce que vous croirez digne de votre curiosité dans la conduite d'un homme qui se croira toujours très-honoré que vous vous informiez de lui.

Ah Lucy! Sir Charles Grandison soupira dans cet endroit. Ses yeux sembloient dire plus que sa bouche. Je ne répondrai pas de mon cœur, s'il me témoigne plus que la tendresse de l'amitié: s'il me donne lieu de croire qu'il souhaite... Mais que peut-il souhaiter? Il doit être, il faut qu'il soit à Clémentine. Je tâcherai de me contenter de la seconde place dans son amitié. Et quand il m'offre cela, serai-je assez petite, Lucy, pour être mécontente d'un homme qui ne peut être pour moi tout ce que j'avois espéré une fois?... Non... Il sera également glorieux à mes yeux: j'admurerai sa bonté de cœur, & sa grandeur d'ame; & je penserai qu'il a des droits sur toute ma reconnaissance pour la protection qu'il m'a donnée contre la violence, & pour toute la bienveillance qu'il m'a déjà témoignée. L'amitié n'est-elle pas la base de mon amour? Et ne m'offre-t-il pas cela?



Cependant, dans ce tems-là, quoique je pusse faire, je sentis mes yeux se baigner de larmes. Mon cœur étoit fort tétu, Lucy; & je me rendis coupable d'un petit tour femelle, sentant que j'avois beau cligner les yeux pour disperser une larme trop prête à couler, je l'essuyai... La pauvre Emilie, dis-je... elle sera bien affligée de votre départ. Emilie aime son tuteur.

Et j'aime ma pupille. J'avois pensé une fois, Mademoiselle, à vous demander votre protection pour Emilie. Mais comme j'ai deux sœurs, j'espère qu'elle sera heureuse avec elles, & sous la protection du bon Lord L.; d'autant plus que je ne doute pas de gagner cette malheureuse Mère, en intéressant le mari, sinon à sa bonne conduite envers son enfant, du moins à une conduite supportable.

J'étois bien aise de détourner mes idées de dessus moi-même, pour ainsi dire, & de mes propres intérêts. Nous regardons tous, lui dis-je, Mr. Beauchamp comme un époux...

Destiné à Emilie, Mademoiselle? interrompit-il;... Ce ne sera pas sûrement par mon influence. Mon ami aura droit de partager tout mon bien; mais je ne chercherai jamais à déterminer le choix de ma pupille. Qu'Emilie, dans quelque tems d'ici, trouve un époux avec qui elle puisse être heureuse; Beauchamp une femme qu'il puisse aimer. Emilie, si je puis l'empêcher, ne se mariera point pour la convenance d'un époux. Beauchamp est délicat; & je serai tout aussi délicat pour ma pupille; & d'autant plus que j'espère qu'elle ne manque pas elle-même

même de délicatesse. Il y a de la cruauté, soit dans un Père, soit dans un Tuteur, à vouloir persuader un cœur qui rejette la personne qu'on lui propose.

Bon Dieu! Quel homme est cela, pensai-je? Attendez - vous bientôt Mr. Beauchamp, Monsieur?

Tous les jours, Mademoiselle.

Mais est-il possible, Monsieur, que vous concluez tant de choses avant que de quitter l'Angleterre, & que vous partiez si tôt?

Je ne crains rien que les fantaisies de Charlotte. Avez-vous, Mademoiselle, quelque raison de craindre qu'elle n'ait de la repugnance à épouser Lord G.? Son Père & sa Tante sont fort pressans pour qu'on fasse au plutôt la célébration.

Elle n'a point du tout d'éloignement pour cette alliance, Monsieur!

Je compte donc sur l'influence que vous aurez sur elle, avec Lord & Lady L.

Il me demanda excuse de ce qu'il m'entretenoit si longtems. Mon cousin, & ma cousine rentrèrent: il prit congé d'eux d'un air respectueux, de moi avec un air même de solennité.

J'avois monté mes esprits au plus haut degré de leur force: je priai mes cousins de m'excuser pour quelques minutes. Son départ avoit été trop solennel: je montai avec précipitation dans mon cabinet; & après quelques sanglots involontaires, je me soulageai par un torrent de larmes. Je demandai au ciel à genoux, le repos pour l'esprit troublé de l'excellente Clémentine, le calme & la résignation pour le mien, & la
sûre-

furété pour sir Charles. Ensuite, aiant essuyé mes yeux devant le miroir, je descendis auprès de mes cousins; ils me demandèrent, avec le plus tendre intérêt, la cause de la rougeur de mes yeux. Tout est fini, leur dis-je, tout est fini, mes chers cousins: je ne puis le blâmer: il est tout ce qu'il y a de noble & de bon ... Je n'en puis dire davantage à présent; ma plume vous instruira des détails.

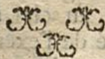
Je remontai pour écrire; & excepté une demie heure pour le diner, & autant pour le thé, je ne me suis point arrêtée jusqu'à ce que j'aie fini.

Ici, lassée, mal à mon aise, outrée contre moi-même, cependant sachant à peine pour quoi je quitte ma plume ... Prenez ce que j'ai écrit, ma chère cousine Reeves: si vous pouvez le lire, lisez le, & dépêchez le ensuite à ma Lucy.

Mais je pense encore que je le ferai voir aux deux Dames & à Lord L. avant que de l'envoyer. Ils seront curieux de savoir ce qui s'est passé dans une conversation où les circonstances critiques, dans lesquelles nous étions tous deux, exigeoient une délicatesse, que je ne suis pas sûre d'avoir observé aussi bien que lui.

Je sai que j'aurai leur compassion, mais que personne qui n'en auroit pas pour l'illustre Clémentine, n'en montre pour

HARRIET BYRON.



LET.